

richesse que l'on voit dans toutes nos villes, grandes ou petites, et même dans les villages; qui s'offre aux regards dans toutes les fermes, et qui se montre dans le bon état de culture, dans nos améliorations agricoles, dans les troupeaux, dans les bestiaux et les riches récoltes dont nos champs sont couverts, on en trouvera probablement la cause principale dans la constitution de notre gouvernement qui, non-seulement assure la vie, la liberté et la propriété, mais qui rend nécessaire à la première noblesse de cultiver ses intérêts à la campagne, si elle veut conserver son influence à la cour. En résidant ainsi dans leurs propres états, non-seulement les nobles répandent parmi leurs vassaux de l'argent qui, par sa circulation, met tout en mouvement et produit une nouvelle richesse; mais ils font encore consister leur amusement à faire des améliorations, en plantant, desséchant, défrichant des terrains qui seraient restés inutiles. Ils essaient de nouvelles expériences que leurs vasseaux n'auraient pu supporter, et qui, si elles réussissent, sont bientôt adoptées par leurs voisins: ils introduisent les meilleures races de troupeaux, les meilleurs instrumens d'agriculture et la

meilleure méthode de culture; ils excitent l'émulation; ils font réparer les routes et assurent la bonne police dans les villages qui les environnent; ils empêchent, par leur présence, que leurs intendans ne dépouillent leurs vasseaux; ils encouragent ceux qui sont sobres, diligens et habiles, et se débarrassent de ceux qui appauvriraient leurs états. De même, leurs fermiers trouvant une débit facile pour les produits du sol, deviennent riches, augmentent leurs troupeaux, et au moyen de leur richesse croissante, rendent leur terrain plus fertile qu'il ne l'était auparavant; aussi lorsque les marchands ont gagné de l'argent, et qu'ils ont acquis au-delà de ce dont ils ont besoin pour augmenter leur fonds particulier, ou ils le prêtent à des fermiers, ou ils achètent eux-mêmes du terrain, et enfouissent leurs trésors dans la terre, non pour rester inutile comme celui que cachent les malheureux esclaves d'un gouvernement despotique, mais pour produire trente, soixante, et même souvent cent fois autant.

Le pays que nous traversâmes entre Anchuela et Maranchon, d'après son apparence et celle de son roc calcaire, ressemble à celui

qui est vers Atford , dans la route de Bath , ou plutôt à celui qui est autour de Keinsham , entre Bath et Bristol.

*Maranchon*, remarquable , comme les autres villages qui l'avoisinent , par le feu poétique de ses habitans , est un petit village situé sur un coteau , garanti au nord par des rocs calcaires élevés , mais ouvert au midi et dominant la riche vallée qui le nourrit. Le sol est de pierre calcaire , dissoute avec du sable et de l'argile , ce qui forme une marne des plus fertiles. Dans la saison où nous y passâmes , tout était en mouvement ; je comptai quarante charrues en activité , toutes employées à préparer le terrain pour des pois.

Après avoir observé la ressemblance qu'il y a entre cette contrée et celle qui est à l'est et à l'ouest de Bath , j'éprouvai un singulier plaisir à ramasser , sur le terrain labouré , des belemnites , des pétoncles et des cardias , avec d'autres bivalves ; des fragmens de pisolite de la même espece et de la même couleur que ceux que j'avais ramassés auparavant à Keinsham , Atford , Wraxal , Melksham , et sur les montagnes adjacentes.

Nous quittâmes , après dîné , Maranchon ;

et au bout de trois ou quatre milles, nous perdîmes de vue les pierres calcaires, qui furent remplacées par un grès siliceux, d'une texture particulière, ressemblant un peu à du son. Il ne continua cependant pas long-temps; car, à *Aguilarejo*, nous passâmes entre deux grands rochers de grès fin, très-blanc, avec les lits inclinés à l'horizon de 45°. Le pays que nous traversâmes entre ces deux misérables villages, après avoir quitté la riche vallée de Maranchon, est peu cultivé; et excepté deux bois, l'un de chênes, l'autre de chênes-verts, il est nud et abandonné, quoique ces bois montrent suffisamment que le pays peut-être rendu fertile. Près d'Aguilarejo, les récoltes de froment paraissaient à moitié perdues, et les champs couverts de la renoncule sauvage.

Nous rencontrâmes ce jour-là cinq croix; l'une au sortir d'un bois, une à la place où se croisaient quatre chemins, et les autres sur les sommets des montagnes, d'où les voleurs peuvent voir tout ce qui se passe sur la route, et connaître les moyens d'échapper. Nous couchâmes à *Alcolea*, après avoir voyagé suivant la *Guia de caminos*, seulement six lieues et demie, depuis trois heures du matin. Je

conçois que les lieues ici, comme les milles dans les provinces éloignées d'Angleterre, sont plus longues que la mesure légale.

La campagne, aux environs d'Alcolea, est couverte de grains, excepté seulement quelques petites collines qui, ombragées par le chêne-vert et le genévrier, présentent une verdure constante. A mesure que nous avançons, en montant au milieu des montagnes, à la distance de quelques milles d'Alcolea, la culture cesse, et le pays est abandonné au chêne-vert, au landier d'Europe et au chêne du kermès, qui reste très-chétif, tandis que le premier devient respectable.

Les routes sont ici des plus détestables. La nation espagnole est opiniâtre dans ce qui regarde sa liberté touchant les corvées; mais cela me paraît une mauvaise politique. Après que l'on a nourri les paysans qui cultivent le sol, le premier surplus du revenu doit être appliqué à faire des routes pour transporter les denrées au marché. Si on laisse ce soin aux fermiers, ils n'y donneront point l'attention nécessaire; ils ne dépenseront jamais leur argent, leur peine et leur temps à cet objet le plus important; et en Espagne, les gentils-

hommes propriétaires de terrain , étant entièrement confinés dans les villes , ne souffrent point du manque des routes , et ne voient point qu'il est de leur intérêt de les faire réparer. C'est le propriétaire qui , dans tous les pays , supporte définitivement cette dépense , et c'est lui , de même , qui en retire le principal bénéfice.

A mesure que nous approchions d'*Algora* , le grès siliceux , qui avait toujours continué depuis *Aguilarejo* , céda la place à la pierre calcaire , chargée de coquilles fossiles. Dans ce village , l'église est la seule chose qui puisse procurer quelque plaisir ; elle est très-jolie.

Au delà , la contrée est entourée par des remparts calcaires ; mais quoiqu'enfermée , elle paraît être laissée sans culture : elle est en général couverte de pierres , et abonde en chêne , en chêne-vert , en genévrier , en landier d'Europe , en lavande à épi , en thym commun et en genêt. Ce fut ici , pour la première fois depuis que nous avons quitté *Barcelone* , que nous vîmes paître des bêtes à cornes.

Nous passâmes auprès de trois croix , placées à la jonction de quatre chemins. Dans un pays où si peu de personnes voyagent , un vo-

leur a bien peu de chance de rencontrer des passagers, si ce n'est là où deux chemins se croisent. Nous approchâmes de Grajanejos; nous voyageâmes sur une plaine étendue de champs ouverts, bien propres, et tous ensemencés en grains. Cette plaine est bornée par une forêt de très-beaux chênes-verts, au travers laquelle nous passâmes, non sans nous tenir sur nos gardes, soit quand nous y entrâmes, soit quand nous fûmes près à en sortir.

*Grajanejos* est bâti sur un roc calcaire, dominant perpendiculairement sur une petite vallée fertile, au-dessus de laquelle il est élevé de plus de trois cents pieds. La situation est romantique, et la vallée a l'apparence d'un ravin. En conversant avec le *padre cura*, c'est-à-dire avec le recteur, j'appris qu'il a soixante maisons dans sa paroisse, deux cents quarante communians, outre cent enfans au-dessous de l'âge où ils sont reçus à la communion, ce qui a lieu à huit ans. Tous ceux au-dessus de cet âge sont appelés à se confesser et à recevoir le sacrement. Son bénéfice lui vaut 800 ducats par an; bénéfice considérable pour l'Espagne, et qui équivaut à 87l. 17 s. 8 d. sterl. <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Environ 2,109 fr.

Le 18 mai; nous traversâmes depuis Graja-nejos une plaine étendue, et après avoir passé au travers une forêt de chênes-verts, nous entrâmes sur une contrée plate, où, pendant plusieurs milles, nous ne vîmes ni arbres, ni maisons, ni aucune trace d'existence humaine, excepté une croix funèbre; mais ensuite nous nous ressentîmes de l'influence de *Guadalajara*<sup>1</sup>. Nous rencontrâmes des troupeaux de moutons, des bonnes moissons et des bancs de sable couverts de vignes, qui avaient pour nous tous les charmes de la nouveauté. En descendant à un niveau plus bas, nous découvriâmes une vaste étendue, bornée au nord par des montagnes couvertes de neige. L'abondance paraît avoir établi son séjour dans cette vallée fertile, et y remplir constamment sa corne de grains, de vins et d'huile.

*Guadalajara* est divisé en dix paroisses et contient, dit-on, seize mille âmes, avec quatorze couvens. Elle est devenue fameuse par sa manufacture royale de drap large, et elle est remarquable par l'espèce de drap que l'on

<sup>1</sup> Guadalajara, ou Guadalaxara, car les Espagnols se servent, dans plusieurs mots, indifféremment de l'*j* ou de l'*x*.

y fait avec la laine de Vigogne. Le roi emploie ici près de quatre mille personnes, à qui il paye chaque mois six cent mille réaux ; ou six mille livres (144 mille francs), outre environ quarante mille fileurs répandus dans les villages environnans.

Cette manufacture fut projetée pour la première fois en 1720 par le baron de Ripperda, qui amena un ouvrier de Hollande, mais il eût un mauvais succès ; et D. Joseph de Carvajal, premier ministre de Philippe V, qui essaya la même chose à S. Fernando, n'eut pas à son tour l'occasion de se glorifier beaucoup plus. Pendant la guerre de 1740, le gouvernement Anglais, dans le but de réduire à la misère les Espagnols, ayant prohibé l'importation de leurs laines, la stagnation soudaine eut pour le moment l'effet désiré ; mais de nouveaux canaux furent bientôt ouverts, on découvrit d'autres marchés et le prix de la laine s'éleva considérablement. Pour prévenir à l'avenir une pareille stagnation, M. Wall, alors en Angleterre, attira un nommé Thomas Bevan, habile ouvrier de la ville de Melksham, en Wiltshire, avec plusieurs autres individus et les établit à Guadalajara, où

ils contribuèrent à relever le crédit de cette manufacture prête à expirer. Quelques années après, Thomas Bevan, ayant éprouvé quelque mauvais traitement, mourut de chagrin, et cette entreprise éprouva par sa mort une perte irréparable.

La conduite des Anglais, en refusant d'acheter à leurs ennemis cet article utile de commerce, me rappelle une mesure aussi politique adoptée par les Espagnols dans les mêmes vues et dans une circonstance semblable, lorsque, pendant la guerre de la succession, en 1704, ils défendirent la sortie de leurs vins, huile et fruits pour les Anglais et les Hollandais qui, en conséquence, se lièrent avec les Portugais, de manière que maintenant, surtout en Angleterre, Porto fournit la place de ses vins secs.

En 1755, le gouvernement trouvant qu'il était impossible de retirer aucun profit de cette manufacture qui dépérissait, ainsi que de celle établie à S. Fernando, les abandonna aux *Gremios*; mais après quelques années (en 1768), le roi en reprit de nouveau le maniement pour son propre compte, et renvoya l'autre manufacture de son premier

séjour, pour la transporter à *Brihuega*, en lui permettant toujours de conserver le nom de *S. Fernando*, qui est bien connu et honoré dans les marchés.

Si nous en croyons Ustariz, cette nouvelle entreprise absorba, dans son temps, tous les revenus de la province, et cependant elle est restée constamment endettée. On peut aisément le croire; car si quelqu'individu novice dans cette besogne, quoiqu'élevé dans le commerce, eût entrepris de conduire une manufacture aussi étendue pour son propre compte, il y aurait perdu son argent, un particulier gentilhomme y aurait perdu davantage, et un souverain beaucoup plus encore.

Si l'on considère les salaires qu'il faut payer, combien peu on doit espérer de diligence et d'économie, combien au contraire l'on a à craindre de négligence et de rapine, et combien sont faibles les motifs pour chercher à exceller; en considérant, dis-je, tous ces obstacles, un souverain ne peut pas raisonnablement espérer de multiplier ses gains. S'il est obligé de forcer un commerce et d'établir un monopole, au moyen de son autorité, tous ces maux retomberont sur lui, et les trafiquans

malhonnêtes y trouveront seuls leur profit. S'il établit de bonne foi une concurrence, le négociant particulier, trop actif et trop zélé pour le souverain, cherchera de nouveaux débouchés, et par ses attentions, sa civilité, son industrie, et au moyen d'échanges réciproques, obtiendra la préférence, tandis que le souverain, à moins qu'il n'en diminue le prix, restera avec ses marchandises sans pouvoir les vendre. S'il en met le prix assez bas pour en forcer le débit, la perte sera considérable, et aucun manufacturier ne sera capable de s'élever contre le souverain dont le capital est inépuisable, ou de soutenir une concurrence avec celui qui peut supporter des pertes sans craindre une banqueroute.

Ustariz condamne tous les établissemens semblables, et a écrit un chapitre pour prouver *que las fabricas de quenta de los soberanos no florecen*, « que les manufactures « pour le compte des souverains ne peuvent « jamais prospérer. » Le comte de Campomanes ne saurait non plus les approuver<sup>1</sup>; les principes que cet habile homme d'état

<sup>1</sup> C'est un fait assez prouvé, que les manufactures administrées pour le compte d'un gouvernement, ne sont

cherche à établir, ont tous des vues élevées, et conduisent à des fondemens certains de prospérité nationale. Ses principes sont applicables à toutes les nations, riches ou pauvres. Il voudrait, en premier lieu, répandre les connaissances par le moyen d'écoles libres, sous la direction des meilleurs maîtres, pour enseigner le dessin, la mécanique, les mathématiques, la chimie, l'agriculture et les langues, avec la théorie du commerce et de l'économie politique; il voudrait exciter la justice, la sobriété, la diligence et l'économie; il voudrait encourager l'esprit public et les sociétés économiques; il voudrait envoyer des jeunes gens, suffisamment instruits, voyager, dans le but d'examiner tous les perfectionnemens modernes dans les arts, les manufactures et le commerce, adoptés par les nations les plus policées; il voudrait rendre les commu-

jamais, pécuniairement parlant, avantageuses. Il y a des cas cependant où elles sont d'une utilité réelle; dans celui, par exemple, où le gouvernement veut introduire une branche d'industrie nouvelle, pour laquelle il est le seul en état de faire les avances; mais cette nouvelle fabrique une fois en activité, il lui conviendra toujours de la remettre à un particulier, qui peut l'administrer plus économiquement qu'il ne le fera jamais.

nications faciles au moyen de routes et de canaux ; il voudrait régler les postes et établir des banques ; il voudrait procurer aux manufactures l'abondance du combustible, qui est essentielle à leur existence ; il voudrait honorer les mécaniciens, les manufacturiers et les marchands ; il condamne tout monopole et toute corporation privilégiée, comme partielle, oppressive, inutile et injuste ; il voudrait encourager les étrangers et leur rendre la naturalisation facile ; il voudrait diminuer le nombre des jours de fête, prévenir les abus des institutions monastiques, encourager l'industrie dans les couvens, et employer à quelque travail utile tous ceux qui sont confinés dans les prisons ; il voudrait construire de bons ports, de bons quais, etc., et faire faire des cartes marines avec la plus scrupuleuse attention. S'il nous était permis d'ajouter quelques observations à ces réglemens, recommandés par ce sage politique, nous lui conseillerions de permettre la circulation de la monnaie, pour régler le taux de l'intérêt ; d'encourager l'assurance parmi les marchands et les manufacturiers ; de tolérer toutes les religions ; de protéger les individus et les propriétés

contre la tyrannie royale, par le moyen d'une liberté civile, et contre la violence particulière, au moyen de lois sages, soutenues par une police vigilante et active; de rendre le commerce libre et de vivre en paix. Avec de telles améliorations, le souverain ne chercherait plus à se faire manufacturier, et à plus forte raison, il n'aurait plus aucun motif de devenir le principal monopoleur. Le gouvernement espagnol n'a point adopté ces changemens, aussi les manufacturiers étrangers viennent-ils acheter leurs matières premières, ils payent des frêts, des commissions, des droits considérables, et font encore de grands profits sur les marchandises où le monarque n'éprouve que des pertes.

De Guadalajara à *Alcala, Complutum* des Romains, il y a quatre lieues. Cette ville, arrosée par le Hénarès, et nourrie par une plaine fertile et étendue, est une des plus jolies d'Espagne. Les bâtimens sont de granit, de pierres calcaires et de briques; le pavé est fait de pierres rondes et unies, la plupart siliceuses, et toutes provenant de dépouilles des montagnes éloignées. L'archevêque de Tolède y a un palais, ouvrage de Covarru-

bias et de Berruguète. On voit sur une des faces de ce bâtiment, quatre-vingt-deux piliers et cinquante-deux sur l'autre. Il y a dans Alcalá trente-huit églises, vingt-sept couvens et neuf collèges. J'en visitai un avec un plaisir particulier, et on le concevra aisément, quand je dirai qu'il fut fondé par le cardinal Ximènes. La bibliothèque est bien fournie, les livres sont excellens et bien arrangés. Parmi ces livres était la Bible originale *complutesienne*, qui méritera toujours le souvenir reconnaissant du monde chrétien. On conserve dans cet appartement les lettres, la bague ainsi que le buste et le portrait de Ximènes qui, quoique beaux, expriment faiblement la grandeur de son esprit et la bonté de son cœur.

Il y a six lieues d'Alcalá à Madrid, et dans cet espace trois rivières. Le Hénarès, le Jarama et le Mansanarès dispersent leurs eaux sur la vaste étendue d'un pays plat qui nourrit la capitale, ainsi que plusieurs villes considérables, et le fertilisent.

L'entrée<sup>1</sup> de la capitale du côté d'Alcalá,

<sup>1</sup> Townsend parle probablement ici de l'entrée immédiate de Madrid; car ses environs sont bien loin d'indi-

est au-dessus de toute description; la route est spacieuse et la porte élégante. Sur la gauche nous vîmes le jardin de l'ancien palais, appelé *Buen Retiro*, avec le jardin de botanique et les allées étendues du Prado, qui est bien planté et orné de nombreuses fontaines. Sur la droite, au travers les arbres, nous entrevîmes une autre porte, tandis que la large rue d'Alcala se retrécissant avec grâce au devant de nous, et terminant la ligne de beauté, se resserre à mesure qu'elle avance sur une douce colline, et laisse voir ainsi d'un seul coup d'œil quelques-uns des plus grands bâtimens publics, et les habitations de la première noblesse et des ministres étrangers.

Dans cette rue est la *Cruz de Malta*, grand hôtel où l'on nous conduisit, et où je pris pour cette nuit un logement. Après que mes compagnons se furent dispersés, je me trouvai réduit à la solitude, et je réfléchis d'une manière pénible, pour le moment, que j'avais fini mon voyage. Il avait été fatigant, et non sans quelques accidens et aventures désagréables; mais lorsque l'on a un objet quer l'approche d'une grande ville, et sur-tout de la capitale de l'Espagne.

constant en vue, on peut tout endurer. Outre cela, pendant ces quatorze jours, je m'étais lié avec mes compagnons de voyage, et j'avais contracté une amitié et une estime particulière pour l'un d'eux; je sentais même de la considération pour les autres, tandis que nous étions unis par un intérêt commun; mais maintenant que notre voyage était fini, l'idée de nous disperser pour ne plus nous rencontrer, me laissa un noir que la solitude n'était pas propre à détruire. Au bout d'une recherche succède un vide qui toujours est pénible, jusqu'à ce que l'on ait en vue un autre objet intéressant qui donne une nouvelle occupation à notre esprit.

Je m'amusai, à cette occasion, à réfléchir sur les sentimens que durent éprouver les dix mille Grecs, lorsqu'ayant surmonté tous les obstacles, et revenant sain et sauf dans la Grèce, ils se dispersèrent immédiatement pour chercher de nouvelles aventures. Combien doivent être malheureux ceux qui n'ont plus dans leur vie de but à remplir. Il paraît que c'est-là la principale source de la tristesse des cloîtres, où il ne reste plus que peu de chance d'espoir ou de crainte.

Avant de nous séparer, nous eûmes à régler nos comptes. La voiture, avec deux cochers et sept mules, nous coûta, d'après nos conventions, trente-cinq pistoles ou vingt guinées, et nous donnâmes pour gratification aux cochers six pistoles, ce qui équivaut à trois livres douze schellings. La dépense sur la route, pour la nourriture, fut de cent quarante réaux. La somme totale de notre dépense fut donc de trente-six livres sterling (874 francs), ce que l'on doit regarder comme modéré pour un voyage de cent lieues d'Espagne achevé en quatorze jours.

---

## MADRID.

LORSQUE j'arrivai à Madrid, la cour était absente; aussi toutes mes lettres furent-elles pour le moment inutiles, excepté celle que m'avait donné M. Sage à Paris, pour D. Casimir Ortega qui, comme professeur de botanique, est bien connu par les amateurs de cette science. J'avais, il est vrai, une lettre pour un grand d'Espagne alors à Madrid, dont j'attendais beaucoup; mais je fus trompé dans mes espérances. Je le trouvai poli, mais froid; sensible et instruit, mais silencieux et réservé; estimé généralement pour la bonté de son cœur, mais si absolu par les devoirs de forme de sa religion, que je ne pus retirer aucun avantage de sa liaison. En un mot, il paraissait être une de ces personnes auxquelles on peut appliquer avec quelque degré de justice, le proverbe italien : *Tanto buon che val niente* : « Si bon qu'il n'est bon à rien ».

Je trouvai dans Ortega l'activité d'un ami, et toutes les attentions possibles. Par sa permission j'eus accès toutes les heures au jardin de botanique. L'emplacement de ce jardin est très-bien choisi; il est situé sur une pente inclinée vers le *Prado*, dont il est séparé par une grille en fer. Soit que l'on se promène à pied ou à cheval sous les allées couvertes de cette promenade, rafraîchie par ses nombreuses fontaines, et où l'on n'est pas même incommodé du soleil du midi; on peut d'un coup d'œil commander tout ce jardin, qui est vaste et bien fourni. Je me suis fréquemment amusé à renouveler connaissance avec une science à laquelle je m'étais autrefois appliqué avec délices, et toutes les fois que le professeur donnait ses leçons à ses élèves, je l'ai constamment suivi. J'ai appris mes premiers élémens sous le docteur Hope, qui a acquis de la réputation comme botaniste; mais je dois avouer que la méthode d'Ortega me paraît préférable; et je suis persuadé que ses élèves, avec une habileté médiocre, ne pourront manquer de s'avancer dans cette science.

Non-seulement il les prépare et les rend

capables de chercher chaque plante de manière à les suivre dans leur classe, leur ordre, leur genre, leur variété, mais il leur enseigne à en faire par eux-mêmes des descriptions génériques. Le mérite du maître paraîtra bientôt par les productions de ses élèves, qui ont voyagé avec M. *Dombei* dans l'Amérique espagnole, et qui se préparent à favoriser le public de leurs découvertes.

Je me promenai aussi autour de la ville pour en prendre une idée générale avant de descendre aux objets particuliers. Je divisai, en moi-même, toute la ville en trois portions, correspondantes à trois périodes, faciles à distinguer. La plus ancienne est la plus près de la rivière, le Manzanarès, avec des rues étroites, resserrées et tortueuses, et des allées obscures, comme celles que l'on voit encore à Londres, mais sur-tout à Paris, où un grand incendie n'a pas, comme à Londres, fait disparaître les anciennes constructions, monumens incommodes de l'art grossier de ses premiers habitans.

○ Au nord et à l'est de cette partie, à mesure que l'on s'éloigne de la rivière, les rues deviennent plus larges, et les bâtimens offrent

quelques degrés de symétrie. Cette portion, comprise la *Plaza mayor*, place qui, dans son temps, doit avoir été un objet remarquable, se termine à la *Puerta del Sol*. Mais quand Philippe II transporta sa cour, et que Madrid devint la capitale de ce vaste empire, la grande noblesse construisit des palais au delà des anciennes limites, et la *Puerta del Sol* est maintenant au centre de la ville.

Il est curieux de tracer l'origine des villes. Un berger dresse sa tente ou bâtit sa cabane faite en terre sur le bord d'une rivière, parce qu'il ne peut creuser un puits; mais comme les hommes sont des animaux qui aiment à vivre réunis, d'autres bergers, pour le plaisir de la société ou pour se protéger mutuellement, se retirent au même endroit, et bâtissent aussi près du premier que possible. Les cabanes augmentent, la culture commence, les manufactures la suivent; les habitans augmentent soit en nombre, soit en richesses, et désirent agrandir leurs habitations; mais le terrain étant occupé, ils ne peuvent qu'élever davantage leurs maisons. Tandis qu'ils habitaient d'humbles cabanes, ils ne se sont jamais plaints du manque de

jour ou d'air ; mais maintenant qu'ils s'enlèvent la lumière les uns aux autres, ils s'étonnent que leurs ancêtres ayent pu s'astreindre à ce manque de place.

Madrid a quinze paroisses, sept mille trois cent quatre-vingt-dix-huit maisons, trente-deux mille sept cent quarante-cinq familles, et cent quarante-sept mille cinq cent quarante-trois individus, soixante-six couvens, seize collèges, dix-huit hôpitaux, cinq prisons, et quinze portes bâties en granit et la plupart élégantes. L'arcade principale de la Puerta de Alcalá a soixante-dix pieds de haut, et les deux latérales chacune trente-quatre ; le tout est bien proportionné. Elle est de Sabatini, et fait honneur à son goût.

Dans l'examen des bonnes peintures, je commençai par *los Carmelitas escalzos*, prenant pour guide les excellens ouvrages de D. Antonio Pouz et de Raphaël Mengs. On trouve dans la sacristie quelques ouvrages des meilleurs maîtres, du Titien, Wandyck, Rembrandt, Coëlle, Ribera, Jordan, Murillo, Zurbaran et d'André Vacaro. Le cloître est peint par Velasquez.

L'église et le couvent de *S. Francisco*

*de Sales* furent bâtis sous le règne de Ferdinand VI, en 1750; et on y voit son tombeau par Sabatini, avec celui de sa femme, la reine Barbara de Portugal. Le dôme et les arches ont été peints par les trois frères Velasquez. Le grand autel a six piliers corinthiens de marbre vert, comme le *verde antique* de Sierra Nevada, près de Grenade; ils sont faits d'un simple bloc, et chacun de dix-sept pieds de haut; les bases et les chapiteaux sont de cuivre doré. Il y a quelques peintures passables par Franciis de Muro et Cignaroli. Les trésors de ce couvent sont considérables.

L'église de *S. Pasqual* possède la Visitation, par Jordano; saint Etienne, par Vandyke; le Christ flagellé, par Alexandre Véronèse; un pape, par Titien; une Famille sainte, par Léonardo de Vinci; le pape Grégoire, saint Ignatius Loyola et F. Xavier, par Guercino; l'Adoration, par Paul Véronèse; la Décollation de saint Jean, par Mich. Angelo Caravaggio, et cinq autres tableaux par Ribera.

L'église de *S. Isidro*, qui appartenait anciennement aux Jésuites, montre évidemment les caractères de cette société, non-

seulement par sa grandeur, mais par le goût qui paraît soit dans le bâtiment, soit dans ses ornemens. A mon avis, c'est la plus élégante de toutes celles que j'ai vues depuis que j'ai quitté Saragosse; et quoique les peintures ne soient pas des premiers maîtres, elles ne sont cependant pas à mépriser.

La grande église de *S. Francisco* est admirée par les meilleurs juges; mais suivant moi, son vaste dôme et ses arches grecques, entièrement destituées d'ornemens, paraissent n'être pas finies; elles sont nues, froides et sans goût.

Le lendemain de mon arrivée, comme je cherchais près la Puerta del Sol la *Calle de la Montera*, sans savoir assez d'espagnol pour demander mon chemin, un gentilhomme qui vit la difficulté dans laquelle je me trouvais, me parla en anglais, et désira connaître la rue que je cherchais. Quand je l'en eus informé, il me conduisit à la maison où j'allais; et en prenant congé, il m'invita à aller dîner avec lui. Ce gentilhomme était D. Francisco Escarano, un des directeurs généraux des postes, et qui en reconnaissance des civilités qu'il avait reçues en Angleterre quand il était

secrétaire d'ambassade, ne croyait jamais pouvoir trop faire pour un Anglais qui avait besoin de son assistance. Peu satisfait de me marquer ainsi son attention, il me conduisit au palais du roi à Madrid, et aussi long-temps que j'ai demeuré en Espagne, il n'a perdu aucune occasion de me rendre des services essentiels.

Le palais de *Buen Retiro* est une vaste masse de bâtimens très-anciens, abandonnés depuis long-temps, et qui, quand je le vis, commençaient déjà à tomber en ruine. Ce palais contient quelques grands appartemens, dans lesquels il reste encore un petit nombre de bonnes peintures; mais les trois objets qui me firent le plus de plaisir furent le théâtre, le grand salon et la statue équestre de Philippe IV. Cette statue, coulée par Pedro Tacco, de Florence, d'après une peinture de Diego Velasquez, et du poids, dit-on, de neuf tonneaux, est supportée uniquement sur une jambe de derrière. Je n'ai jamais vu ni ne saurais concevoir quelque chose de plus parfait ou qui paraisse aussi animé que ce prodige de l'art.

Le théâtre est vaste et s'ouvre dans le jar-

din, de manière que dans l'occasion celui-ci forme une continuation de la scène. C'est là que Ferdinand VI a souvent diverté le public avec des opéra, que la reine sa femme aimait jusqu'à l'extravagance.

Le grand salon appelé *el Cason*, avec son antichambre, peint à fresque par Luca Jordano, reste comme un monument de son goût, de son invention, de son jugement et de son pouvoir imitateur. On voit représenté dans le principal compartiment de cette chambre, Hercule donnant la toison d'or à Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Dans un compartiment subordonné, on voit Pallas et les dieux subjuguant les Titans; et pour pendant, la majesté de l'Espagne paraissant régler le globe terrestre. Le reste est rempli de figures allégoriques pleines d'expressions. L'antichambre contient la conquête de Grenade. Depuis le grand salon, nous allâmes au jardin, en passant par un petit cabinet ovale, couvert entièrement de glaces, et sur le plafond duquel est représenté la naissance du Soleil, avec les peuples de toutes les nations qui adorent cette divinité naissante, tandis que les prêtres sont occupés à offrir des sa-

crifices. Cet ouvrage est aussi de Jordano.

Je vis un appartement que l'on montre rarement aux étrangers, et qui contient les modèles des places fortes, parmi lesquels les deux plus frappans sont Cadix et Gibraltar.

Les jardins du Buen-Retiro sont étendus et offrent une variété agréable d'eau et de bois <sup>1</sup>. Si j'avais eu à fixer une situation pour la résidence royale, j'aurais choisi celle-là préféablement à celle où est situé le nouveau palais; mais il y avait peut-être pour cela quelques objections qui ne se présentent pas à un voyageur qui ne fait que passer.

Le palais appelé *Casa del Campo* <sup>2</sup>, offre peu de choses dignes d'attention. Il y a une statue équestre de Philippe III, commencée

<sup>1</sup> Il règne, dans le Buen-Retiro, un usage qui paraît d'abord assez singulier en Espagne; les sentinelles qui sont aux portes de ce jardin, ont ordre de ne laisser entrer aucune femme avec sa *mantille*, ni aucun homme avec sa *capa* ou manteau, sur ses épaules. Le but en est peut-être de n'admettre, dans ce jardin, que des personnes suffisamment bien mises, et d'en exclure le peuple, qui va rarement sans cette pièce de l'habillement espagnol.

<sup>2</sup> La *Casa del Campo* est une ancienne maison de plaisance, située de l'autre côté du Manzanarès.

par Juan Bologna, et finie après sa mort par Tacca, son disciple; elle ressemble à celle de Henri IV à Paris. Il y a aussi l'original de la fameuse Tentation de saint Antoine, par Calot.

Il est impossible de voir le nouveau palais sans jouir du plaisir le plus parfait. Il présente quatre faces, chacune de quatre cent soixante-dix pieds de longueur, et de cent pieds de hauteur jusqu'à la corniche. Il renferme une cour ou carré de cent quarante pieds. Les quatre faces sont soutenues par de nombreux piliers en pilastres, et au-dessus de la corniche il y a une balustrade pour cacher le toit, qui est couvert de plomb. La face du nord a cinq étages, outre les entresols et les appartemens souterrains.

On voit aussi, avec la balustrade, une série de rois d'Espagne, placés sur des piédestaux, depuis Ataulphe jusqu'à Fernand VI. Le plan est assez régulier. A l'étage principal, est une suite d'appartemens, grands et élégans, qui communiquent tout autour du palais, reçoivent la lumière par les faces, et renferment des chambres pour les domestiques; celles-ci ont des fenêtres dans une vaste galerie qui tourne

tout autour de la cour, sur un portique ouvert, et qui est couverte par une terrasse.

Les fondemens de cet édifice furent posés dans l'année 1737, trois ans après que le vieux palais eut été consumé par le feu; et pour prévenir dorénavant un semblable accident, le tout est bâti sur des arches. La pièce la plus frappante de ce palais, est la chambre d'audience, *salon de los regnos*, qui est un double cube de quatre-vingt-dix pieds, tendu en velours cramoisi, et qui, avec son dais somptueux et son plafond peint, offre l'apparence la plus magnifique.

Les peintures des plafonds sont par Tiepolo, Giacinto, Bayeu, Velasquez, Maella et Mengs. Il est impossible de voir, sans éprouver un plaisir et un délice particulier, l'apothéose d'Hercule, dans la salle de conversation, et celle de Trajan, dans la salle à manger du roi. Mengs a développé tout son talent dans l'exécution de ces pièces, et semble n'avoir trouvé aucune difficulté à exécuter ce que son imagination avait conçu. L'aisance et l'élégance brillent par-tout. Il est difficile de décider, dans ces deux sujets délicieux, ce que nous devons le plus admirer, ou du dessin, ou du coloris, ou

ou de l'invention, ou de la composition; tous ses objets semblent mériter également nos louanges; il manque cependant, à mon avis, de cette expression dans laquelle a excellé son favori, Raphaël.

Il serait impardonnable de passer cette superbe collection de peintures sans entrer dans quelques détails. Je commencerai donc par les appartemens du roi.

Dans son antichambre il y a, par *Basan*, un Adam, un Noé, Orpheus, et six autres.

*Paul Véronèse*, Adonis endormi.

*Rubens*, quatre d'Hercule, un de Philippe III.

*Tintoret*, Judith et Holopherne; Sainte-Ursule, martyre.

*Titien*, Sisyphus, Prometheus; trois de Vénus, et Adam et Eve.

*Velasquez*, Philippe III, Philippe IV, leurs deux femmes, et Olivarès, tous à cheval. Je doute qu'on ait jamais vu réunis cinq chevaux pareils, aussi parfaits et aussi pleins de feu; le cheval de Philippe IV ressort du canevas, et semble tellement être un cheval réel que, s'il était convenablement placé, des yeux

pénétrans pourraient aisément s'y tromper.

Dans la salle de conversation du roi, dans laquelle il se retire avec les ministres étrangers aussitôt qu'il a dîné, il y a, par *Titien*, Charles V à cheval; Philippe II, Europa, Adonis.

*Vandyke*, don Fernando.

*Velasquez*, dona Maria de Austria.

Dans le cabinet de toilette du roi, par *Guido*, une Assomption.

*Luca Jordano*, Isaac, la sortie d'Egypte.

*Mengs*, une Nativité.

*Murillo*, l'Annonciation, la Vierge et Joseph, une Sainte Famille, Jésus et Jean encore enfans.

*Ribera* ou l'*Espagnoletto*, la Vierge et Marie-Madelaine, Jean-Baptiste.

*Velasquez*, Argos; Vulcain à sa forge, avec les Cyclopes et d'autres personnes.

Quelques-uns par *Teniers* et par *Titien*.

Dans le cabinet particulier du roi, il y en a plus de vingt de *Teniers*, et un de *Woverman*.

Dans l'antichambre de sa chambre à coucher, il y a une Sainte Famille, par *Jordano*, et une par *Mengs*.

Il y a dans sa chambre à coucher huit ta-

bleaux de *Mengs*, parmi lesquels sont : l'Agonie dans le Jardin, la Descente de Croix, et le Christ apparaissant à Marie.

Dans le premier appartement de l'infant, on en voit plusieurs par *Jordano* et *Lanfranc*; deux Enfans, par *Guido*; la Vertu et le Vice, par *Paul Veronèse*; un Portrait, par *Vandyke*; et deux belles Pieces de Bétail, par *Velasque*

Dans le second antichambre, il y a, par *Carlo Maratti*, deux Femmes avec des fleurs.

*Jordano*, Jacob et Esaü; Bathseba.

*Lanfranc*, deux Tableaux.

*Titien*, Sainte-Marguerite.

Il y en a dix-neuf, par *Jordano*, dans la salle à manger.

Dans sa grande salle, on en voit, par *Jordano*, quatre, pris de l'histoire de Salomon.

*Rubens*, un Prêtre, une Danse, et un autre.

*Titien*, Charles V et Philippe II.

*Velasquez*, quatre Peintures d'un mérite distingué.

Dans sa chambre à coucher, Pierre en prison, par *Guercino*; S. Antoine de Padoue, adorant l'Enfant Jésus, par *Carlo Maratti*; et la prise de Notre-Seigneur, par *Vandyke*.

Dans les appartemens du prince et de la princesse, il y a sept pièces par *Jordano* ; l'Enfant Jésus se disputant avec les Docteurs, dans le temple, par *Paul Veronèse*.

De *Rubens*, l'Enlèvement de Ganimède, Mars et Apollon, le Centaure dans la robe de la femme de Pirithoüs, Saturne, Apollon, Narcissus, l'Enfant saint.

Dans leur cabinet, il y a, par *Albert Durer*, son propre portrait, et la Mort de la Vierge.

*Basan*, l'Adoration des Rois, la Nativité et l'Agonie dans le Jardin.

*Corregio*, Christ habillé par sa mère, et Christ priant dans le jardin.

*Leonard de Vinci*, l'Enfant saint, jouant avec un agneau ; et un autre tableau.

*Paul Veronèse*, Moïse enlevé par la fille de Pharaon.

*Poussin*, un Paysage.

*Raphaël*, une Famille sainte, et une Vierge avec son Fils.

*Rubens*, deux Paysages, quatre Têtes, et deux petites peintures.

*Titien*, un enfant jouant autour d'une statue de Vénus, et une Bacchante avec une femme endormie ; tous les deux d'une beauté éton-

nante. *Rubens* les a copiés, ou, si je puis me servir de cette expression, les a traduits en flamand. Les pensées sont restées; mais l'aisance et l'élégance ont disparu. Certainement, rien n'a jamais égalé les originaux; les yeux ne peuvent se lasser de les voir.

Dans le cabinet de toilette du prince, il y a, par *Andrea Sacchi*, la Naissance de la Vierge.

*Andrea Vacaro*, cinq peintures de Saint-Cayatan.

*Jordano*, une Conception, et la Mort de la Vierge.

*Espanoleto*, ou *Joseph Ribera*, quelquefois appelé *el Spagnoletto*, une Madelaine, S. Benito, S. Geronimo et S. Bartholomé.

*Mengs*, une Nativité.

*Murillo*, une Famille sainte.

*Rubens*, une Vierge et un Enfant.

*Titien*, un *Ecce Homo*, et un *Stabat Mater Dolorosa*.

*Vandike*, une Madelaine, et deux de Sainte-Rosalie.

*Velasquez*, un paysage avec deux hermites.

Dans leur salle à manger, il y a, par *Brughel*, quelques bonnes peintures.

*Espanoleto*, un Magicien.

*Coyvel*, Suzanne accusée par les Pères de l'église.

*Paul Veronèse*, une Suzanne.

*Rubens*, Achille découvert par Ulysse.

*Tintoret*, Judith et Holopherne.

*Titien*, sept peintures.

*Vandyke*, une Femme.

*Velasquez*, le marquis de Pescara.

*Woverman*, un Paysage.

Dans l'appartement de l'infant D. Gabriel; il y a sept morceaux par *Jordano*; trois par *Espanoleta*, et un Charles V, par *Titien*.

Dans l'appartement de D. Antonio, il y en a trois par *Jordano*.

Dans l'appartement de l'infant D. Louis, il y a, par *Guido*, Jésus portant sa croix.

*Paul Veronèse*, Eleazer et Rachael.

*Rubens*, S. George et le Dragon, les Centaures, Progné donnant son fils à manger à Thésée; Diane, Archimède, Mercure, Hercule et l'Hydre, Apollon et Pan, l'Enlèvement de Proserpine; les deux copies de *Titien*, mentionnées ci-dessus, des Bacchantes et de l'Enfant jouant autour de la statue de Vénus. Si les originaux eussent été perdus, on aurait fort admiré ceux-ci.

*Vandyke*, l'infant D. Fernando, et quelques autres.

Ce que je viens de dire peut servir à donner une faible idée de cette précieuse collection. Quand on la voit, il s'offre naturellement à l'esprit une observation, c'est que, dans tout ce qui tient à l'imitation de la nature, les peintres espagnols ne sont point au-dessous des meilleurs peintres de l'Italie et de la Flandre ; tandis qu'à l'égard du clair-obscur, et de ce qu'on a appelé la *perspective aérienne*, qui n'en est qu'une modification, *Velasquez* a laissé tous les autres peintres bien loin derrière lui.

Au palais, tient une maison appelée *casa de Reveque*, dans laquelle on trouve les peintures suivantes : par *Guido*, Hippomane et Atalante ; par *Annibal Carachi*, une Vénus, avec Adonis et Cupidon ; par *Paul Veronèse*, le même sujet, mais plus petit ; et par *Titien*, cinq peintures, dans chacune desquelles on voit une Vénus nue ; par *Rubens*, l'Enlèvement des Sabines, Diane dans le bain, une Bacchante, Persée et Andromède, Junon, Pallas et Vénus ; toutes les trois de grandeur naturelle.

Près de cette maison, est l'arsenal royal, qui est en très-bon ordre. Les armes sont anciennes, cependant très-brillantes et bien conservées; c'est un épitome de l'histoire d'Espagne. L'armure placée le plus en vue, est celle de Montezuma.

Quand j'eus en quelque façon satisfait ma curiosité à l'égard des tableaux, je commençai à tourner mon attention du côté des manufactures, et plus spécialement vers celle de nitre ou salpêtre, qui occupe dans cette ville quelques milliers d'habitans en été, et plusieurs centaines en hiver.

En y allant, le samedi 27 mai, et en passant par la porte de Sancta-Barbara, je visitai la manufacture de tapis, qui ressemblent et égalent en beauté ceux des Gobelins<sup>1</sup>, dont ils tirent leur origine. Je trouvai, à la tête de cette manufacture, un Français poli et communicatif. Cette fabrique a été apportée en Espagne et a été établie ici sous la direction de John Van Dergoten, d'Anvers, dans l'année 1720. Elle occupe maintenant quatre-vingts bras, et travaille seulement pour le compte du roi et pour ses palais; elle fait et répare

<sup>1</sup> Excepté que les couleurs sont beaucoup moins vives.

toutes les tentures et les tapis nécessaires pour les *sitios*, ou résidences royales.

Chacun connaît la méthode de travailler cette tapisserie ; chacun sait que la chaîne est perpendiculaire , et que le tableau , d'après lequel les ouvriers travaillent, est placé derrière eux ; qu'ils se servent de bobines, et pressent leurs fils de haut en bas avec un petit peigne d'ivoire. Ces ouvriers ont, pour faire leurs tapis, trois fils grossièrement filés et légèrement tordus ensemble ; il les passent dans la chaîne avec leurs doigts, de manière à les nouer, et coupent ensuite le fil à environ un quart de pouce de longueur. Ils trouvent cette méthode beaucoup préférable à l'ancienne, que l'on conserve toujours en Angleterre, de tisser sur le couteau tranchant ; et leur travail, disent-ils, est considérablement plus fort.

Je fus de là à l'endroit où l'on travaille le salpêtre ; à chaque pas je restais confondu, et ne savais si je devais plutôt admirer la sagesse du Créateur, et les sentiers secrets par lesquels la nature chemine toujours vers son but, ou m'étonner de la folie du ministre qui a établi cette manufacture à Madrid.

La personne de qui je pris toutes mes in-

formations fut un français, qui a trouvé ici de l'emploi à cause des connaissances qu'il avait acquises dans d'autres travaux d'une nature semblable à ceux-ci.

J'observai un grand enclos, avec plusieurs monticules d'environ vingt pieds de haut, à des distances régulières les unes des autres. On me dit qu'ils étaient formés de décombres de la ville et de ratissures des grands chemins. Je les examinai avec l'attention la plus scrupuleuse, et je n'y trouvai rien de remarquable, si ce n'est des petits fragmens de gypse en grande abondance. Ils étaient restés ainsi tout l'hiver en tas, dans le même état que je les trouvai. A cette époque, des hommes étaient occupés à les transporter, et à les étendre sur le terrain à l'épaisseur d'environ un pied, tandis que d'autres tournaient la terre qui avait été exposée auparavant à l'influence du soleil et de l'air. Ce français me dit que les étés précédens ces tas avaient été lavés; qu'en les exposant ainsi de nouveau, ils fourniraient encore la même quantité de sel, et qu'autant qu'il en pouvait juger, le produit ne manquerait jamais; mais, qu'après qu'on avait ainsi lavé cette terre, on



n'en pouvait plus obtenir de salpêtre qu'après l'avoir de nouveau exposée à l'air. Il pense que Madrid, à tous égards, est un lieu très-peu convenable pour une semblable manufacture; et il me dit que d'après ses propres observations, il était tenté de croire qu'ils ne pouvaient pas faire le salpêtre pour huit réaux, c'est-à-dire, à peu près vingt sous la livre (2 francs).

Ma curiosité fut excitée au plus haut point par ce récit, qui paraissait contredire les principes de chimie les mieux établis. Je me déterminai donc à saisir toutes les occasions de suivre ce travail, et dans ce but, je me procurai une lettre d'introduction auprès de l'individu qui en avait la direction et le contrôle. J'examinai avec lui ce travail exécuté plus en grand vers la porte *Atocha*, près de l'hôpital général. Il m'apprit que le nombre des ouvriers employés était ordinairement d'environ quinze cents, et pendant de courts intervalles de près de quatre mille. Ce dernier nombre se rapporte avec celui de l'abbé Cavenilles qui l'établit à quatre mille. Suivant ce que j'appris, cette manufacture n'est en activité que depuis quelques années, et ils ont maintenant ra-

massé assez de terre pour toujours. Ils peuvent lessiver quelques-unes de ces terres une fois l'année; ils en ont lavé d'autres vingt fois dans les sept dernières années; et ils en ont soumis quelques-unes à cette opération quinze fois dans une année. Ils jugent toujours à la vue, quand ils peuvent laver avec avantage, et au goût, si la lessive fournie est d'une force convenable. Quand elle est trop faible, ils la passent sur de la nouvelle terre, jusqu'à ce qu'elle soit assez forte pour être bouillie. Ils se servent le plus souvent de la terre commune, et ils sont de l'opinion que toutes les terres, aux environs de Madrid, contiennent plus ou moins de nitre. Quand la terre a été exposée pendant un temps suffisant, on la met dans de grands vases de terre, rangés en ligne, et faits dans la même forme que ceux dont se servent les raffineurs pour leur sucre, c'est-à-dire, dans celle d'un cône tronqué, au fond duquel on met un morceau de natte de sparte recouvert de cendres<sup>1</sup>, pour

<sup>1</sup> Ces cendres ont encore l'avantage, au moyen de la potasse qu'elles contiennent, de décomposer les nitrates terreux qui sont toujours mélangés en plus ou moins grande quantité avec le nitrate de potasse.

empêcher la terre de tomber au travers. On jète de l'eau sur cette terre, comme dans les filtres, jusqu'à ce qu'elle ne fournisse plus de lessive. A mesure que l'eau filtre, elle tombe dans un canal qui la conduit dans une citerne. On l'élève de là, au moyen d'une pompe, dans des cuves qui sont d'une profondeur absurde, et au moyen d'un feu violent, on l'évapore suffisamment pour que le sel puisse cristalliser. Le sel que l'on obtient ainsi, est un mélange de nitre et de sel marin. Pour les séparer, on se sert du procédé commun. Tout le monde sait que le muriate de soude, ou sel commun, est soluble dans trois fois son poids d'eau, soit qu'elle soit chaude ou froide; mais le nitre n'exige qu'un sixième de son poids si l'eau est bouillante; tandis que si elle est froide l'eau doit avoir six fois le poids du nitre pour le dissoudre parfaitement. Il est évident donc, que dans le refroidissement le nitre cristallisera le premier; mais il est nécessaire de répéter plusieurs fois ces opérations, avant que le nitre soit entièrement raffiné, et propre pour la vente. Le directeur et le contrôleur m'ont assuré l'un et l'autre que le salpêtre ne revenait pas au roi plus

de deux cents réaux le quintal, et qu'il le vendait à cinq cents; ainsi il a un profit net de trois cents réaux sur chaque quintal. Ils doivent le savoir; cependant je soupçonnerais quelque méprise dans leur calcul.

Comme je n'étais point satisfait de ces détails sur le gain de cette manufacture royale, je cherchai de nouvelles informations auprès de quelques officiers inférieurs de l'un et l'autre des établissemens de la porte S. Barbara et de celle d'Atocha. J'en trouvai dans chacun de suffisamment communicatifs; et voici quel a été le résultat de mes recherches. Dans le premier établissement, depuis la guerre, ils ont employé cent hommes en hiver, et plus de trois cents en été; ils ont quatre fourneaux, et ont fait, d'après la moyenne, environ quatre mille arrobas de salpêtre raffiné dans la saison. Dans le second, ils occupent ordinairement en hiver trois cents hommes, et en été, environ mille; mais dans des occasions ils ont doublé ces nombres. Avec ces ouvriers, et vingt-cinq fourneaux ordinairement en activité, ils ont raffiné trente mille arrobas de salpêtre; et ils estiment le sel marin à dix mille arrobas.

Pour chauffer leurs fourneaux, ils se servent de sarmens qu'ils achètent à un réal par arroba, ou deux sous et demi 25 centimes pour vingt-trois livres et un quart.

Tels sont les faits; arrêtons-nous un moment pour les examiner, non comme philosophes et chimistes, mais comme marchands et politiques. Si nous supposons que le quintal de quatre arrobas équivaut à quatre-vingt-treize livres anglaises, comme le comptent ici les marchands, et que le réal vaille deux sous et demi, nous devons conclure que le roi d'Espagne fait son salpêtre pour cinq sous et un denier, et qu'il le vend à treize sous un denier la livre; mais si dans le premier établissement, nous comptons cent hommes en hiver et trois cents en été, ou deux cents pour la moyenne, à quinze livres sterling par an chacun, et qu'ils raffinent mille quintaux de salpêtre, nous trouverons que le travail seul s'élèvera à sept sous trois liards la livre, sans rien compter du tout pour l'usure et la rupture des ustensiles, pour les appointemens et surtout pour le combustible. Si nous considérons que non-seulement dans la première opération, mais dans chaque opération subséquente

pour le raffinement du nitre, on doit évaporer six livres d'eau pour chaque livre de sel produite, et que vingt-trois livres et un quart d'un combustible aussi faible que celui des sarmens de vigne coûtent deux sous et demi; si nous prenons, dis-je, tous ces objets en considération, quoique nous ne puissions sans l'aide de M. Watt, calculer précisément la quantité de feu nécessaire, en supposant que l'évaporation fût conduite d'après les meilleurs principes, nous verrons aisément que la dépense doit être énorme. En considérant tout, je suis donc tenté de croire que le roi d'Espagne ne fait pas son nitre pour vingt sous la livre. Quant au sel marin je ne l'ai point fait entrer dans le compte, parce qu'en Espagne il a peu de valeur, excepté celle qu'il acquiert par le transport; et en vérité, soit en Angleterre, soit en France, sa principale valeur provient du droit auquel il est assujéti. Le roi d'Espagne vend son nitre à treize sous et demi la livre, et s'il lui en coûte vingt, il est bien loin de gagner à ce marché. Mais supposons qu'il trouve quelque profit à le vendre; s'il se le vend à lui-même, je ne vois pas le gain qu'il peut y faire; et s'il force ses sujets à

l'acheter, il se rend coupable d'oppression, il tend des pièges pour surprendre les marchands et il encourage la contrebande.

La compagnie des Indes orientales vend, au marché d'Angleterre, son sel raffiné à deux livres quatre sous six deniers le quintal; ce qui, en déduisant sept schellings et trois sous pour la prime d'exportation, est une petite fraction au-dessous de quatre sous sterling, et la compagnie s'estimerait très-heureuse de traiter avec le roi d'Espagne encore à meilleur compte. Dans le Bengale, à ce que m'a appris quelqu'un qui a fait pendant trente ans le commerce entre la Chine et ce pays, le salpêtre, avant que la compagnie des Indes orientales eût fait cette entreprise pour son propre compte, se vendait pour quatre roupies le sac de cent soixante livres, ce qui, à deux sous six deniers la roupie, ferait exactement trois liards la livre; mais dans le fait, la roupie ne vaut intrinsèquement qu'un schelling et dix sous, et elle est reçue par la compagnie pour deux schellings et trois sous.

L'origine de cette différence dans le prix de cette production au Bengale et à Madrid, paraîtra très-naturelle à quiconque considé-

rera que l'évaporation, qui en Espagne s'opère au moyen du feu, peut avoir lieu au Bengale sans aucune dépense, au moyen du soleil et de l'air.

De toutes les places, Madrid est la moins convenable pour une manufacture de ce genre et aussi étendue; les hivers y sont longs, les denrées, les salaires, le combustible, tout y est à un prix très-élevé; c'est là que la cour réside, et il n'y a point de navigation. Si cette manufacture était établie au midi de l'Espagne, près d'une rivière navigable, aucune de ces objections n'aurait lieu; le soleil et l'air faciliteraient l'évaporation, ou peut-être même l'achèveraient complètement, comme nous le voyons tous les jours dans les travaux pour le sel marin, sur les bords de la Méditerranée; le peu de combustible qui serait nécessaire se trouverait dans le pays; et le nitre serait aisément transporté pour fournir les marchés éloignés; mais aussi cette manufacture ne devrait pas être administrée pour le compte du roi; car, avec tous les avantages de situation, le monarque éprouve toujours des pertes là où un particulier entreprenant trouverait à gagner.

Des motifs de bienveillance ont sans doute

contribué à maintenir ce monstre vorace à Madrid ; on a craint que si on n'entretenait et ne soutenait plus cette fabrique , une multitude de personnes qui y sont employées et y trouvent leur entretien , ne fussent réduites à la misère : mais de toutes les occupations pour les pauvres , celle qui est la plus incertaine est aussi la moins désirable ; et l'on doit peu encourager celles qui , en été , détournent les ouvriers des moissons et des travaux de l'agriculture , tandis qu'elles leur manquent en hiver , et les laissent dans l'inaction jusqu'au retour du printemps. Ces objections restent dans toute leur force contre cette manufacture de salpêtre à Madrid , puisqu'elle ne nourrit que quatre cents ouvriers en hiver , et qu'au contraire elle en emploie de treize cents à quatre mille , au moment où ils devraient se préparer aux travaux de l'agriculture. Si ces hommes ne sont pas nécessaires pour les travaux des champs , et qu'ils ne puissent trouver un travail constant dans des fabriques avantageuses , il est clair que leur existence est inutile , et qu'il faudra laisser diminuer graduellement la population jusqu'à ce qu'elle retrouve son propre niveau.

Je me suis arrêté sur ce sujet ; je l'ai traité avec détails et j'ai poussé les conclusions aussi loin que j'ai pu , parce que le principe que je viens d'établir est de la plus grande importance pour le genre humain , et cependant paraît avoir été peu compris.

J'essayai d'obtenir une admission à la manufacture de porcelaine , qui est aussi administrée pour le compte du roi ; mais sa majesté avait donné des ordres si sévères, qu'il me fut impossible de m'y introduire , et de rencontrer quelqu'un qui eût jamais pu se procurer cette faveur. J'eus moins de regrets à cette occasion , parce que tous les échantillons que je vis , soit dans le palais de Madrid , soit dans les provinces , ressemblaient à ceux de la manufacture de Sèvres , que j'avais visitée auparavant dans mon voyage en France <sup>1</sup>.

Je m'informai aussi de la manufacture d'étoffes d'or et d'argent , dont Uztariz fait mention ; mais je ne pus pas en trouver le moindre

<sup>1</sup> Cette manufacture , qui est placée dans l'intérieur des jardins du Buen-Retiro , est maintenant ouverte aux étrangers ; mais ses produits sont fort inférieurs , pour le goût et le travail , à ceux de la belle manufacture de Sèvres.

vestige. Uztariz nous apprend que cet établissement fut formé dans l'année 1712, avec des privilèges particuliers, et les plus grands encouragemens. On avait alloué à chaque métier un quintal de soie, et dix arrobas ( $232\frac{1}{2}$  livres) de vin, d'huile et de savon, libres de tous droits, par année; et les étoffes, à leur première vente, jouissaient de la même exemption.

Lorsque je commençai à penser à aller à la cour, je fus pour quelque temps détourné de mon dessein par la bonté de mon ami D. Casimir Ortega, qui m'introduisit chez le comte Campomanes, gouverneur du conseil de Castille. Nous fûmes d'abord à sa maison, mais ne le trouvant pas chez lui, nous allâmes à une société, fondée en 1738, et appelée *Academia de la Historia*. Elle s'assemble à la *Panaderia* ou *Casa Real*, dans la Plaza Mayor, et il en est le président.

La *Plaza Mayor* doit avoir excité l'admiration, quand elle fût finie en 1612; elle est de quatre cent trente-quatre pieds sur trois cent cinquante-quatre; mais les maisons sont beaucoup trop hautes pour ces dimensions.

Dans la *Casa Real*, bâtie en 1674, il y a quelques bons appartemens qui sont au midi,

et qui sont occupés maintenant par le secrétaire de cette société. On y voit une bonne collection de livres, de manuscrits et de médailles. Ses membres sont occupés à l'Histoire d'Espagne, et ont donné un soin et une attention peu commune pour en établir exactement la géographie et la chronologie. C'est là que, dans toutes les occasions solennelles, la famille royale s'assemblait pour voir les fêtes de taureaux.

Quand nous arrivâmes, la société était déjà assemblée. Parmi les personnes à qui je fus présenté, était un homme avancé en âge, qui paraissait, à la première vue, avoir un aspect rebutant et des manières peu agréables. Il ne me dit rien, mais il se retourna et prit un livre. Bientôt après je le vis prendre le fauteuil de président, et je connus que c'était le comte Campomanes. Je ne puis concevoir comment j'ai jamais osé prendre la résolution de lui rendre une visite; mais contre mon attente je le trouvai d'un accès facile, gracieux, complaisant, doux, amical, et obligeant au dernier degré. Il est possible que sa bonté pour moi m'ait fait mettre de la partialité dans le jugement que je porte sur lui, mais

à mon avis peu de royaumes peuvent se vanter de posséder un homme aussi habile, et rempli de tant de connaissances et de bienveillance. Il me parut un des caractères les plus supérieurs qui ayent jamais orné ce pays, et un des meilleurs patriotes qui se soit jamais occupé à instruire une nation naissante.

Je dois avouer que ma première introduction auprès de lui fut maladroitement conduite, et que faute d'informations suffisantes, mes visites subséquentes durent lui paraître faites fort mal à propos. Il eut la bonté de me faire promettre d'aller chez lui le jour suivant, mais il ne me dit point l'heure. J'y fus dans l'après-midi, le portier me répondit qu'il n'était pas chez lui; cependant lui ayant dit que je venais d'après une invitation, il m'apprit que son excellence dormait, et que c'était l'heure où il prenait sa *siesta*, mais que je pouvais monter et attendre. J'arrivai dans une grande salle, où je trouvai plusieurs personnes mal habillées qui attendaient, mais aucun domestique. Je restai dans cette chambre pendant quelque temps, et voyant d'autres visiteurs plus élégans, qui traversaient cette salle, je les suivis dans l'appartement voisin, où je

trouvai un page qui écrivait sur une table ; là je m'arrêtai et je pris une chaise. Au bout de quelque temps je m'informai si son excellence était éveillée. Le page me laissa, et au bout de quelques minutes revint et me conduisit dans la chambre de conseil, où je trouvai le comte en robe de chambre et en bonnet de nuit. Il se promenait avec ces personnes qui avaient passé jusque vers lui sans rien demander au page. Le comte me reçut avec la plus grande bonté, et il me conduisit dans son cabinet où j'eus le bonheur de jouir de sa conversation pendant plus de deux heures. Il m'invita à venir chez lui, toutes les fois que cela me serait agréable, et il désira que je m'adressasse à lui sans réserve, toutes les fois que j'aurais besoin de quelqu'information ou protection. Craignant de lui enlever son temps, que je savais lui être très-précieux, car aucun ministre, dans aucun royaume, n'a autant d'affaires qui lui passent entre les mains, je ne retournai point chez lui jusqu'à ce que je fus prêt à faire une excursion dans le nord.

Quand je fus plus au fait des usages de l'Espagne, je jouis, à mon retour de mon expédition au nord, du charme de sa société ; et au

lieu de lui dérober son temps, soit quand il avait des affaires à expédier, ou quand il faisait sa *sieste*, ou quand il désirait prendre l'air, je pris la coutume de me réunir avec ses amis quand sa besogne du jour était achevée; et alors je n'ai jamais manqué de trouver chez lui la réception la plus cordiale. S'il m'arrivait d'aller trop tôt chez lui, il avait la bonté de me le pardonner; et en continuant toujours de dicter à son page, il conversait en même temps avec moi.

Il voulut qu'avant de le quitter, je lui dise ce que j'avais vu; et trouvant que je n'avais pas visité son établissement favori, il me recommanda de le voir : c'était l'académie des beaux-arts. Le matin suivant je me présentai en son nom à D. Antonio Ponz, le président, homme de goût et de jugement dans les arts, et qui me conduisit au travers tous les appartemens nombreux et magnifiques qui ont été cédés à cette utile institution. Je retournai le soir voir les élèves à leur travail; j'eus le plaisir d'y trouver deux cent quatre-vingts jeunes gens occupés à dessiner, vingt employés à l'architecture, et trente-six modelant avec de l'argile, quelques uns d'après des

figures en plâtre, d'autres d'après nature. Chaque mois on distribue des prix pour les encourager. Cette académie, comme celle que j'ai décrite à Barcelone, est ouverte à tout le monde, et tout ce qui est nécessaire pour les élèves est fourni aux frais du roi.

Le cabinet d'histoire naturelle est accessible à tout le monde; il n'est point nécessaire d'attendre des billets; mais aux heures marquées, toute personne décemment mise peut se promener dans toutes les chambres et examiner ce qui lui fait plaisir aussi long-temps que les portes sont ouvertes. Si quelqu'un est particulièrement adonné à une branche d'histoire naturelle, il n'est point obligé de suivre la multitude oiseuse, et de dépenser le temps qu'il destine à cette occupation dans des appartemens qui ne contiennent rien pour son but. Cette circonstance me fit un plaisir particulier, car je désirais porter principalement mon attention sur les minéraux.

La collection du roi d'Espagne est vraiment magnifique, mais elle est loin d'être bien choisie ou bien arrangée. Quant à la valeur

intrinsèque de l'argent, de l'or et des pierres précieuses, il n'y a peut-être pas un cabinet qui égale celui-là. Quant à la science, je désirerais plutôt posséder les collections plus humbles de M. Charles Greville ou de M. Derson. Parmi les grandes masses d'or natif, je n'ai pu discerner aucun cristal; et quant à celles d'argent, elles paraissent avoir été principalement estimées par leur poids.

Les grands cristaux de la mine de soufre de Conil, près Cadix, sont bien conservés; mais comme la plupart des autres substances du règne minéral, ils sont dans ce cabinet en trop grande abondance. Chaque tablette est chargée de duplicatas sur duplicatas, à l'infini.

L'échantillon qui fixa le plus mon attention, fut un gros roc contenant quarante émeraudes, sous la forme de prismes exagones; quelques-unes avaient près d'un pouce de diamètre, et un pouce et demi de longueur: la plupart étaient de l'eau la plus belle, sans la moindre apparence de paille. J'aurais désiré pouvoir enlever celles qui avaient été absurdement cimentées dans ce roc, mon cabinet aurait été fort enrichi par le secours de ces beaux cristaux; et cet échantillon, en recou-

vrant sa simplicité naturelle , serait devenu bien plus gracieux.

La collection d'étain est très-incomplète, et j'y observai deux méprises frappantes, c'était deux grenats dodécaèdres placés parmi les cristaux d'étain; ils avaient chacun une étiquette avec le nom d'étain, l'une écrite de la main de M. Davila, et l'autre de celle du marchand dont il avait acheté ces échantillons.

Les fossiles étrangers sont très-confus, et requièrent d'être purgés et bien arrangés. Les animaux sont beaux et très-bien conservés. La fondation de cette collection a été faite par M. Davila; mais j'ai quelques soupçons qu'après qu'il eut publié ce catalogue qui a été si admiré, il en a choisi et séparé les meilleurs échantillons, et que le rebut seul a été porté au roi d'Espagne, qui lui en a fait l'acquisition et l'a établi le premier directeur de son cabinet.

La science de l'histoire naturelle est presque nouvelle en Europe. M. Hans Sloane en a tracé la route en Angleterre, Buffon l'a suivie, et Davila est venu ensuite. Ce n'est que depuis peu d'années que les souverains d'Europe ont pris cette science sous leur protection.

L'Angleterre a commencé, et l'Espagne a suivi son exemple (a).

Si Izquierdo, le directeur actuel du cabinet d'Espagne, tourne son esprit vers l'histoire naturelle, je puis me hasarder à dire que ce cabinet laissera bientôt tous ceux qui sont en Europe bien loin derrière lui; mais je crains que les grands talens de cet homme ne le placent dans une position plus élevée. La force de son entendement, sa sagacité, sa pénétration, ses connaissances universelles et son application invariable le désignent pour les finances, et je crains que son ambition ne l'y conduise. Je le rencontrai à Paris, où on lui a fait les offres les plus flatteuses; mais il a préféré retourner en Espagne, son pays natal.

Je trouvai dans M. Clavijo, le vice-directeur du cabinet, un homme d'esprit, de la plus agréable compagnie, bien instruit de tous les sujets vers lesquels il a tourné sa pensée, hospitalier, généreux, poli et toujours prêt à obliger. Elevé dans les départemens civils de l'état, ses services, à la mort de Davila et lors de la promotion d'Izquierdo, furent récompensés par cette place au cabinet.

(a) Voyez la note à la fin du volume.

M'ayant entendu louer les émeraudes que j'avais vues, il me conseilla de me faire introduire dans un cabinet particulier appartenant au marquis de Sonora, ministre des Indes. Je suivis son avis, et j'obtins de mon ami D. Casimir Ortega qu'il me conduirait dans cette maison. J'y fus singulièrement frappé de la beauté de ces émeraudes, supérieures à toutes celles que j'ai jamais vues, pour le lustre et la grosseur. Il avait aussi de bons échantillons d'or et d'argent, avec des oiseaux artificiels en filigrane, des Indes orientales. La vue de ces oiseaux procure un grand plaisir à tous ceux qui peuvent admirer les travaux de l'art. Cette collection est riche; mais le marquis n'a évidemment aucun goût pour la science, et désirait non pas tant acquérir des connaissances qu'augmenter ses trésors.

Je dirigeai le soir mes pas vers le Prado<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre le *Prado* ou *Prao*, qui est une grande et belle promenade publique, avec le *Pardo*, qui est une maison royale située à deux lieues de Madrid, et bâtie par Charles-Quint. Ce palais qui, avant Charles III, était habité par la cour pendant les mois de décembre et janvier, est maintenant entièrement abandonné, et se dégrade sensiblement. Charles IV y allait quelque-

qui est très-fréquenté dans cette saison de l'année : mes objets de recherches avaient été si nombreux et si variés, que je n'avais pas pu trouver un instant pour jouir de la fraîcheur de ces ombrages ; mais maintenant que j'avais achevé toutes mes occupations, je m'y promenai aussi long - temps que le jour me le permit.

Le nombre des voitures était considérable, et les allées garnies de monde ; tout était en mouvement, lorsque tout à coup, vers les huit heures du soir, au son d'une cloche, je fus très-surpris de voir tout mouvement cesser, toutes les voitures s'arrêter, chacun ôter son chapeau, et toutes les lèvres sembler prononcer une prière.

Je trouvai ensuite que c'était la coutume dans toute l'Espagne. Si les affections du cœur correspondent aux signes extérieurs de piété, et si la conduite morale répond aux affections du cœur, certainement ce peuple est le plus pieux et le plus vertueux qu'il y ait sur la terre. Mais *tout ce qui reluit* fois chasser ; il logeait alors dans une petite maison voisine, arrangée avec beaucoup de goût, et qui porte le nom de *Maison du prince*.

*n'est pas or*, et j'eus bientôt l'occasion de former la conjecture, que tous ceux qui faisaient mouvoir leurs lèvres ne devaient pas être rangés au nombre des amis de la piété et de la vertu.

Quand la prière fut achevée, les voitures recommencèrent à se mouvoir lentement; quelque temps après elles sortirent rapidement, et la multitude se dispersa et laissa un certain nombre de jeunes femmes suivies de jeunes cavaliers, qui alors parurent plus à leur aise, sans cependant sortir des bornes de la décence.

J'ai observé sur toute l'Espagne que le principe général est de n'offenser personne. Chacun peut être vicieux comme il lui plaît; il peut être notoire qu'il l'est, mais ses manières doivent être correctes. Cet égard pour la décence mérite certainement la plus haute recommandation.

Les auberges, à Madrid, sont bonnes. Il n'y a point de table d'hôte; chacun mange dans son appartement. Le dîné consiste en deux services, chacun de quatre ou cinq plats, avec un dessert, et le soupé en un service pareil, avec abondance de bon vin;

et pour cela on paye 7 livres et demie par jour, compris le logement; mais si on ne soupe pas, alors le dîné et deux chambres coûtent seulement 5 livres, ou 4 sous sterling 2 deniers anglais.

## COURSE

A ARANJUEZ ET TOLÈDE,

ET RETOUR A MADRID.

COMME j'avais satisfait pour le moment ma curiosité à Madrid, je vins le 2 juin, en poste à Aranjuez, avec M. Izquierdo; ce que nous fîmes environ en trois heures. Dans la route de Barcelone, sept lieues avec sept mules étaient une longue journée. En comparaison de ce mouvement lent, nous paraissions voler.

La route est parfaitement bien faite<sup>1</sup>, large,

<sup>1</sup> On voit, sur cette route, une suite de télégraphes qui établissent une communication rapide entre la capitale et Aranjuez. Ces télégraphes sont construits sur les principes de M. Betancourt. Il y a dans chaque télégraphe une lunette garnie, au foyer de son oculaire, de fils croisés, que l'on place parallèlement avec les bras du télégraphe avec lequel on correspond, et le degré d'inclinaison des fils indique le caractère qu'on veut annoncer.

droite, et plantée de chaque côté d'ormeaux. Le pays est presque tout-à-fait plat et gypseux. Dans ce court espace, nous laissâmes le Manzanarès avec son canal; nous traversâmes le Tarama, auquel celui-ci communique; nous touchâmes le Jajuna, et vînmes vers la Tajo ou Taje.

Je me présentai après dîné à notre ministre, M. Liston, et le jour suivant je fus avec lui porter mes lettres au comte de Florida Blanca, alors premier ministre.

Son excellence me reçut gracieusement, et me dit que tant que je demeurerais dans ce royaume, je n'avais qu'à l'informer de ce que je pourrais désirer, et que tout de suite on s'empresserait de le mettre en exécution. C'est un petit homme, et si j'en puis juger par ses yeux, extrêmement hypocondriaque; mais il a un regard de bienveillance; et si son extérieur ne me trompe pas, il a plus que la portion commune d'entendement. Ses manières sont polies et son abord agréable.

Le dimanche 4 juin, je fus à la cour voir dîner le roi et toute la famille royale; je fus ensuite dîner chez M. Liston, où je rencontrai sir Alexander Monro et le général O'Neile; et

à cinq heures du soir je vins à Anover, à trois lieues d'Aranjuez, pour passer quelques jours avec mon ami D. Casimir Ortega.

Quiconque va à Aranjuez doit avoir soin de remplir sa bourse, car il peut être assuré qu'il la trouvera bientôt vidée. Pour une seule mule à un volante, je payai quatre-vingts réaux, ce qui est seize schellings et huit sous pour faire ces trois lieues. Pour une misérable chambre à lit, on vous fait payer huit schellings et quatre sous par jour; et si vous ne la quittez pas de bonne heure le matin, on exige quatre schellings et deux sous pour la demi-journée. Quoique ces prix soient considérables, on ne peut pas accuser les aubergistes d'être déraisonnables, car ils n'ont qu'un temps très-court pendant lequel ils doivent retirer la rente de leur auberge. Ces prix si exorbitans font qu'on n'y va que par nécessité; aussi ceux qui sont obligés d'y aller doivent-ils supporter un plus grand fardeau.

*Anover*, à trois lieues d'Aranjuez et à quatre de Tolède, est bâti sur la sommité d'un roc gypseux, qui commande une plaine étendue arrosée par le Tage. Il y a quatre cents maisons qui contiennent deux mille individus,

dont treize cents sont admis à la confession et reçoivent l'Eucharistie; les six cents qui restent sont au-dessus de dix ans.

La plaine étendue au travers laquelle coule le Tage, ressemble à la vallée de Pewsey en Wiltshire; elle est vaste, et court de l'est à l'ouest. Elle est bornée au nord par une suite de collines sur lesquelles ce village est situé, et au delà de la rivière, au midi, par des montagnes éloignées, encore gypseuses, et non de craie, comme les collines de Wiltshire. Le sol, dans cette vallée, est composé de sable et d'argile à la profondeur de huit ou dix pieds au niveau de la rivière: il est riche et sa fertilité est considérablement augmentée par le débordement du Tage, qui dépose ainsi en hiver de bien plus grandes richesses que l'on en ait jamais tiré de ses sables d'or. En été on se procure de l'eau au moyen des norias et avec très-peu de dépense, outre celle du travail. Il y avait autrefois un canal de sept lieues de longueur, fait par Philippe V, qui amenait les eaux du Jarama; mais il y a environ vingt ans que le commencement du canal s'est gâté, et il n'a jamais été réparé. La perte occasionnée par ce malheur et cette né-

gligence, est presque incalculable. On pourra s'en former quelque idée si on considère qu'Anover seul a quatre-vingt-dix norias, dont la dépense aurait été épargnée par le canal.

Au delà du village, sur les collines, il y a une plaine fertile, dont le sol est un composé de gypse dissous de sable et d'argile. Cette plaine est coupée par d'innombrables ravins d'une profondeur considérable ; ils laissent voir le roc gypseux en lits horizontaux, avec de la belle argile bleue, très-dure, remarquable par sa douceur, et interposée entre les couches de gypse. Ce gypse est le plus souvent cristallisé, et on le trouve ou dans un état solide, strié, radié et lamelleux, ou en stalactites. Dans les ravins contigus au village, les habitans pauvres ont excavé de petites habitations, avec chacune une cheminée et une entrée étroite au lieu de porte : ces habitations sont chaudes en hiver, fraîches en été, et toujours sèches.

La paroisse d'Anover a une lieue et demie de longueur et trois quarts de largeur. Il y a cent cinquante propriétaires de terrain, qui représentent ceux qui ont recouvré ce pays sur les Maures ; ils ont tous

des francs-fiefs, et ne sont point sujets aux droits manerials (*rights manerial*), et ne payent que deux dixièmes, prélevés sur les fruits, l'un pour le roi et l'autre pour l'église. Comme leurs terres ne sont pas sujetes aux substitutions, l'industrie y est très-encouragée. Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que ces terrains sont répandus par petites parcelles sur toute la campagne; et après les moissons, tous les troupeaux de la paroisse y vont pâturer en commun, de manière qu'ils ne peuvent ni les labourer, ni les récolter, ni même les faire pâturer avec avantage.

Le cours de culture dans cette vallée est deux années de l'orge, une de froment, et la quatrième de melons. Ceux-ci sont naturels au sol, comme il le paraît par le *cucumis elaterium* qui est natif de ce pays. Les récoltes sont arrosées, et le produit du froment est de cinquante pour un, et celui de l'orge de soixante à cent, ce qui est à peu près cinq fois le produit moyen d'Angleterre. Don Casimir a pendant quelques années cultivé le sené avec un grand avantage, et le vendait aux anglais qui l'estiment beau-

coup. On retire de ces montagnes, et de la plaine étendue qui est au-dessous, du vin, des olives, de l'huile et des grains, sur-tout du froment; et le tout extrêmement bon.

Leurs charrues offrent la plus grande économie, soit de bois, soit de fer; l'aage est d'environ trois pieds de long, courbé et coupé en plan incliné à un bout, pour recevoir un aage additionnel d'environ cinq pieds, auquel il est attaché, au moyen de deux colliers de fer; le premier bout d'environ trois pieds touche le terrain, et a une mortaise pour recevoir le sep, le manche et un coin. Le soc n'a pas de nageoires, et au lieu de versoir, il y a deux chevilles de bois fixées près le talon du sep. Comme dans cette charrue le sep, depuis le point de son insertion dans l'aage, a deux pieds six pouces de long, il est fortifié par une barre de fer. Ils n'ont pas d'autres instrumens de labour, et ils ignorent entièrement l'usage des herses. Quiconque a quelque connaissance sur ce sujet, verra évidemment qu'aucune charrue n'est plus mal adoptée au sol; et si les fermiers se procuraient des modèles de Barcelone, ils en seraient bientôt convaincus par eux-mêmes.

Ils ne se servent jamais pour le fromage de présure, mais ils substituent à sa place le duvet du *cynara cardunculus*, espèce d'artichaut sauvage, dont ils font une forte infusion pendant la nuit, et le matin suivant, quand le lait est encore chaud au sortir de la vache, ils mettent à peu près une demi-peinte de cette infusion dans trente-deux azumbres, ou environ quatorze gallons mesure anglaise.

Les habitans d'Anover ont établi dans ces dix dernières années une manufacture de salpêtre très-intéressante pour un chimiste. Pour ramasser la terre la plus propre à leur but, ils sortent de bonne heure le matin, et observent les places où le terrain est humide et a pris une couleur obscure, tandis qu'ils l'avaient remarqué auparavant par sa blancheur; ils apportent ce terrain à la maison, le lavent, et le traitent ensuite de la même manière qu'à Madrid. Le salpêtre étant composé d'acide nitrique et de potasse, on avait supposé que les cendres dont on se sert pour fabriquer le nitre fournissaient l'alkali; mais ils n'emploient ici que des cendres de tamarin, qui contiennent des sels sulfuriques; et

comme l'acide sulfurique a une affinité plus forte que la potasse, que l'acide nitrique, il est évident que, soit l'acide, soit l'alkali de nitre doivent avoir une autre origine, puisqu'ils ne reçoivent rien des cendres. Après avoir extrait tout le nitre, ils exposent la terre à l'influence du soleil, et elle fournit de nouveau la même proportion de sel comme si elle n'avait jamais été lessivée auparavant.

Près de ce village, vers le fond du ravin, il y a deux sources qui contiennent du sel d'Epsom qui, comme le soleil, évapore l'eau, forme des flocons d'un beau blanc, spongieux sous la forme de mamelons. On voit ce même sel à l'état d'efflorescence sortir de la terre gypseuse et de l'argile au-dessus de ces sources. On trouve aussi avec le nitre du sel marin. Ainsi dans cette partie élevée de l'Espagne, on trouve les acides sulfurique, nitrique et muriatique, avec la magnésie, la potasse et la soude; tous réunis d'une manière que l'on n'a point encore examinée. Quand je parlerai de Grenade, je reprendrai ce sujet, et je rassemblerai quelques faits qui me paraissent avoir quelque connexion avec celui-ci.

Les plantes que l'on trouve sur le roc nu gypseux sont le *Cistus halemifolius*; *Cistus helianthemum*; *Lepidium subulatum*; *Artemisia herba alba*; *Thymus zygis*, dont les habitans se servent pour préparer leurs olives; *Teucrium capitatum*; *Statice retusa*; *Bupthalmum aquaticum*, dont ils font leurs balais; *Marubium vulgare*; *Thapsia villosa*; *Peganum harmela*; *Carduus solstitialis*; *Franconia levis*; *Sedum hispanicum*; *Franconia pulvurulenta*, qui préfère la terre chargée de salpêtre.

Je trouvai dans la vallée les plantes suivantes: *Anchusa officinalis*; *Althaea officin.*; *Andrealia integrifolia*; *Arundo phrag.*; *Adonis aestivalis*; *Aparine vulgare*; *Carduus acantoides*; *Carduus marianus*; *Chaemaemelum cotulá aureá*; *Centauria salmantica*, dont on se sert pour faire des balais; *Crepis*; *Cucubalus behen*; *Cucumis elaterium*; *Cynara cardunculus*, dont on se sert pour faire cailler le lait; *Daucus visnaga*; *Eringium commune*; *Echium vul.*; *Echinops strigosus*, qui produit une matière qui s'allume avec la même facilité que notre amadou; *Euphorbia serrata*; *Lepi-*

*dium latifolium* ; *Lycium Europaeum* ; *Lychnis* ; *Malva rotundifol* ; *Ornithopus* ; *Polygonum aviculare* ; *Peganum harmela* , des cendres de laquelle on se sert en Arragon pour faire du verre ; *Rubia tinctorum* ; *Salix alba* ; *Salsola tragus* ; *Salsola sativa* ; *Salsola cali* ; *Salsola fruticosa* ; *Tamariscus gallica* qui , quand il est brûlé , produit du tartre vitriolé et du sel de Glauber.

Ces *Salsolas* sont dignes d'attention , car on les trouve ordinairement sur les bords de la mer , à portée de l'influence de l'eau salée. Leur production dans cette vallée ne présentera aucune difficulté , si nous réfléchissons à la nature de ces montagnes et à la quantité de sel qu'elles contiennent.

Jusqu'à présent j'avais toujours été avec des personnes qui possédaient parfaitement la langue française ; mais maintenant le temps était venu où je devais me conduire sans l'aide d'aucun interprète. J'éprouvai cependant quelque difficulté dans mes premiers essais. Mon ami D. Casimir fit pour moi le marché d'un âne et d'un guide pour me conduire à Tolède.

Le mercredi , 7 juin , à la pointe du jour ,

je quittai mon hospitalier ami, et je me mis sous la protection de mon guide; et ne pouvant m'entretenir avec lui, j'eus tout le loisir de faire des observations dans la route.

L'attention de mon guide me parut bientôt se fixer; mais pendant long-temps je ne pus imaginer quelle espèce d'objet il regardait, lorsqu'enfin voyant un nuage de poussière s'élever de la vallée au-dessous de nous, et observant que ses yeux devenaient plus brillans, et qu'il marchait avec plus de légèreté, je commençai à pénétrer ses intentions, et à considérer comment je pourrais éviter ce nuage qui paraissait avoir pour lui un puissant attrait. Nous descendîmes lentement la colline, et quand nous fûmes dans la vallée, nous eûmes devant nous une troupe de muletiers, avec leurs ânes chargés, transportant du gypse à Tolède. Ces muletiers étaient amis et compagnons de village de mon guide; c'était eux qu'il était occupé à regarder, impatienté du silence que mon ignorance de sa langue le forçait de garder. Suffoqué par la poussière, je commençai à me rappeler tout l'espagnol que j'avais jamais entendu; mais je ne pus trouver

aucune expression pour lui faire comprendre que je ne me plaisais pas avec nos nouveaux compagnons ; jusqu'à ce qu'à la fin je m'arrêtai , je les laissai aller en avant , et faisant un signe à mon guide , je lui dis d'un ton de voix en colère , et en lui montrant ses amis « *No son mi amigos* ». Cette phrase répétée avec énergie eut l'effet désiré , et depuis lors j'eus un voyage des plus agréables.

Une fois descendus dans la vallée , nous ne vîmes plus de gypse , excepté sur la droite où il y avait deux collines isolées et entièrement composées de cette substance qui , en Espagne , paraît presque par-tout remplacer la craie. Au lieu de gypse , nous trouvâmes de l'argile pure et sans mélange visible ; elle paraissait depuis les sommités des collines jusqu'à leurs bases ; mais en nous rapprochant de Tolède , nous rencontrâmes d'autres collines qui , au bord de l'eau sur les rives du Tage , n'offraient que du quartz , avec de l'argile , évidemment produite par le granit décomposé , sans le plus petit vestige de mica ou de feld-spath en masse.

La situation de Tolède est remarquable. Le Tage passe au travers deux montagnes de

granit, environne presque entièrement l'une d'elles, et forme ainsi une péninsule, sur laquelle est située la ville, et qui offre à quelque distance l'apparence d'un cône.

Après avoir passé la porte, nous montâmes au haut de la ville, et nous mêmes bientôt pied à terre à une *posada*, bâtie aux frais de l'archevêque, et disposée de la manière la plus commode. Elle ne contient pas moins de quarante-sept chambres à coucher, grandes, propres, et garnies de bons lits. Les prix de chaque objet sont fixés et très-modérés.

Au moyen d'un dialogue que mon jeune ami et mon compagnon de voyage, le cadet D. Nicolas Llano Ponte, avait composé pour moi, et qu'il supposait avoir lieu entre un voyageur et un aubergiste, je parvins à faire connaître à mon hôte actuel que je dînerais chez lui, et je fus alors me promener pour me former une idée générale de la ville.

A mon retour, je trouvai tout en désordre et en confusion dans l'auberge : un *gran señor* était arrivé bientôt après mon départ, et occupait toute l'attention du *posadero*, me laissant peu d'espérance d'obtenir ce jour-là quoi que ce soit à manger ou à boire. Ce *gran señor*

était M. Cabarrus, l'auteur du projet de la banque d'Espagne ; il était venu, avec son ami Izquierdo , examiner la rivière pour le projet d'un canal entre cette ville et Madrid.

Rien ne pouvait m'arriver de plus heureux ; je me joignis immédiatement à leur compagnie, et quand je quittai Tolède , ils me recommandèrent à leurs amis , dont j'obtins toutes les informations et la protection qu'un voyageur peut désirer.

Après dîné , nous commençâmes par visiter l'Alcazar, résidence des anciens rois, maintenant le magnifique séjour de la misère et de la pauvreté. La façade du nord est d'Alonzo de Covarrubias et de Luis de Vergara, qui furent employés par Charles V ; celle du midi est l'ouvrage de Juan de Herrera. La cour est un carré de cent soixante pieds sur cent trente, et ce bâtiment , avec son grand escalier , sa galerie et ses colonnades , offre l'apparence d'une élégante simplicité.

Quand la cour se fut retirée de Tolède , on laissa tomber en ruine ce palais , jusqu'à ce que quelques amis des arts , affligés de voir se détruire un bâtiment autrefois si magnifique , firent des représentations au roi , et le pres-

sèrent de le faire réparer. En conséquence de ces représentations, l'archevêque lui-même entreprit cette tâche, et après avoir, en dépensant cinquante mille livres sterling, rétabli l'Alcazar à son ancien état de grandeur, il le convertit en un hospice ou maison générale de travail pour les pauvres. Tous ces appartemens magnifiques sont maintenant occupés par des machines à filer et des métiers, et, au lieu de princes, ils sont remplis de mandians; c'est là qu'ils travaillent, et on a placé les dortoirs dans les étages souterrains, où étaient les écuries.

Le bon archevêque nourrit là sept cents personnes, qui sont occupées à une manufacture de soie; mais malheureusement, avec les meilleures intentions, il a complété la ruine de la ville; car, au moyen du capital qu'il y a consacré, il a fait hausser le prix de la main-d'œuvre et celui de la matière première; tandis qu'il fournit au marché public une grande quantité de marchandises, et en a tellement diminué la valeur, que les manufacturiers qui employaient de 40 à 60 ouvriers, n'en occupent maintenant que 2 ou 3; et plusieurs qui étaient dans l'abondance, sont réduits à la misère.

Ces ouvriers de l'Alcazar sont si loin de gagner leur propre entretien, qu'en sus du produit de leur travail, ils exigent encore quarante mille ducats par année. Si nous estimons le ducat, nous trouverons que cela fait six livres dix schellings et une fraction <sup>1</sup> pour chaque pauvre ; somme qui seule, sans le secours de leur travail, devrait suffire à deux d'entr'eux. De ces quarante mille ducats, l'archevêque en donne d'abord vingt mille, et l'église fournit le reste ; mais d'après une conversation que j'ai eue avec l'archevêque sur ce sujet, je suis tenté de croire qu'il donne beaucoup plus ; il fournit certainement le *déficit* : aussi, avec son grand revenu, il est toujours pauvre.

D'après l'expérience universelle que nous offre le genre humain, je puis me hasarder à assurer que, si le plus habile manufacturier en soieries de l'Europe, qui se serait enrichi au moyen de sa profession, avait à nourrir, habiller et occuper sept cents personnes de la même manière qu'on le fait dans l'Alcazar, ou dans des établissemens semblables en Angleterre, en France ou en Espagne, il serait

<sup>1</sup> Près de 156 francs.

bientôt réduit à la misère. Si vous voulez favoriser la richesse, le bien-être, les avantages et la population, laissez chaque famille occuper une cabanne séparée, et apprendre à vivre du produit de son industrie. Par le manque de connaissances sur ce sujet, la bienveillance en Angleterre, en France et en Espagne, doit soupirer et dire : « Quand je voudrais faire le bien, le mal se présente à moi ». De pareils établissemens augmentent les maux auxquels l'on voudrait remédier, et aggravent la misère que l'on désirait soulager<sup>1</sup>.

De l'Alcazar, nous fûmes visiter la manufacture royale d'armes, qui me fit un très-grand plaisir. L'acier y est excellent et si parfaitement trempé, que les lames pressées contre un bouclier, se plient comme une baleine, et

<sup>1</sup> Les maisons de travail ne sont peut-être très-avantageuses que pour les détenus par jugement, qui sont déjà à la charge du gouvernement : elles peuvent être utiles aussi pour réprimer la mendicité ; mais, dans ce cas, il faut qu'il reste aux mendiants le désir de sortir de ces maisons, et la possibilité de le faire quand ils ont amassé une somme suffisante pour les mettre en état d'entreprendre une branche d'industrie qui puisse leur faire gagner leur vie.

ependant coupent un casque sans gâter leur tranchant. Cette manufacture, autrefois fameuse, a été négligée, et en quelque manière abandonnée; mais maintenant, elle reprend son activité. <sup>1</sup> Virgile dit :

*At Chalybdes nudi ferrum, etc.*

GEORG. I. 58.

Diodore de Sicile dit : « Les Celtibériens donnent une telle trempe à leur acier, que même un casque ne peut résister à leur choc ».

Nous dévouâmes la matinée suivante à la cathédrale, où nous passâmes plusieurs heures agréablement. Le bâtiment lui-même, la sculpture, les peintures et les trésors qu'il renferme, tout attire et fixe l'attention. Cette magnifique église a quatre cents quatre pieds de long, et deux cents trois pieds de large; elle a cinq ailes, dont la plus élevée a cent

<sup>1</sup> Cette manufacture, qui était dans l'intérieur de Tolède, a été transportée à quelque distance de la ville, dans un bâtiment élevé par Charles III, et sous lequel passe un bras du Tage, qui fait mouvoir les rouages nécessaires pour polir et aiguiser les lames, ce qui économise considérablement la main-d'œuvre.

soixante pieds. Le cœur est couvert de sculptures qui représentent la conquête de Grenade, exécutée dans le plus beau style par les deux fameux artistes, Alonzo Berruguete, disciple de Michel Ange, et Felipe de Bargoña. Les yeux ne peuvent se rassasier d'examiner ces monumens d'une habileté consommée. Parmi les peintures, il y a des ouvrages des meilleurs maîtres : de Rubens, Titien, Dominico Greco, Vandyke, Guido, Carlo Maratti, Eugenio Caxes, Vincente Carducho, et Bassano. La bibliothèque contient près de sept cents manuscrits.

Les trésors de cette cathédrale me frappèrent d'étonnement. La *Custodia*, qui est un élégant modèle en argent de la cathédrale, par Enrique de Arfe, pèse vingt-deux mille onces, et a exigé cinquante-cinq onces d'or pur pour la dorure. Elle contient une multitude de piliers, et plus de deux cent petites images en argent d'un travail exquis. Dans le centre de cette cathédrale, est placé une chasse d'or massif, qui pèse cinquante livres. Il y en a une autre qui, dans l'occasion, supplée la première ; elle renferme une statue de l'enfant Jésus, faite d'or pur, et ornée de

huit cents pierres précieuses. Dans quatre cabinets séparés il y a quatre grandes images en argent debout sur des globes aussi d'argent, chacun de deux pieds de diamètre, représentant l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Amérique; ces statues ont été données par Anne de Newborough. Le grand trône d'argent, sur lequel est placée la Vierge, tenant une couronne et ornée avec profusion des pierres les plus précieuses, pèse cinquante arrobas; ce qui, à vingt-cinq livres l'arroba, équivaut à mille deux cent cinquante livres. Dans la chapelle de la Vierge il y a un autel couvert d'or et d'argent.

Il est évident que cette profusion de richesse provient des donations pieuses des princes espagnols, tirées des immenses trésors qu'ils obtinrent de leurs mines d'or et d'argent lors de la première découverte de l'Amérique. On peut aisément établir la valeur de ces donations, mais personne ne peut estimer, aucun calcul ne peut figurer, aucune imagination ne peut concevoir quelle eût été cette valeur, quel eût été le produit de ces richesses, si au lieu d'être ainsi ensevelies et perdues pour tout ce qui tient à un but

utile, elles avaient été employées à rendre les communications plus faciles au travers du royaume, au moyen de canaux et de routes; en améliorer le sol par des dessèchemens, des plantations et des irrigations, ou par des récompenses et des avances pour l'établissement de manufactures utiles appropriées au génie du peuple et à la nature du pays. A quel point de splendeur ne serait pas venue l'Espagne si cette richesse surabondante eût été dispersée dans des canaux utiles! Nous pouvons hardiment assurer que si tout l'or et l'argent d'Amérique, au lieu d'être ensevelis dans les églises, au lieu de favoriser l'orgueil, la prodigalité et le luxe inutile des grands, ou si, ce qui est le plus fâcheux, au lieu d'être malheureusement dépensé à des guerres inutiles et presque éternelles, si tout cet or et cet argent, dis-je, eussent été décernés à Cérès, certainement l'Espagne eût été sa résidence favorite, et toute la péninsule fût devenue un vaste jardin.

Le revenu de cette cathédrale, ne peut probablement se comparer à celui d'aucune autre église en Europe. L'archevêque a neuf

millions de réaux par année, ce qu'on peut estimer à quatre-vingt-dix mille liv. sterling<sup>1</sup>, revenu suffisant pour un prince souverain. Outre l'archevêque, il y a quarante chanoines, cinquante prébendiers et cinquante chapelains. Le nombre des ecclésiastiques appartenant à cette cathédrale se monte à six cents, tous bien payés. Ils étaient d'abord réguliers de saint Augustin, mais ils sont maintenant sécularisés.

J'eus la curiosité d'entendre une messe dans une des chapelles, où on n'use que du Missel arabe; cette messe fut composée par saint Isidore pour les églises gothiques, après leur conversion de l'arianisme aux dogmes catholiques. Ce Missel fut conservé jusqu'à l'expulsion des Maures; la cour introduisit alors le Missel romain; mais influencée par la douceur et le bon sens de Ximénés, elle permit aux nobles et au clergé de Tolède de conserver leur propre Missel: celui-ci a été par degrés négligé et presque abandonné, tellement que quand j'y fus, j'étais le seul qui y assistât avec le prêtre officiant.

Tout établissement religieux ne peut être ef-

<sup>1</sup> Ou 2,160,000 livres.

frayé, jusqu'à un certain point, de la tolérance ; car cessez de persécuter, et toutes les sectes au bout de quelque temps commenceront à s'affaiblir et à déchoir. Elles ont les germes de mortalité en elles-mêmes, et la persécution seule peut prévenir leur dissolution. Quand un gouvernement a donné sa sanction à une religion et pourvu à l'entretien de ses prêtres ; quand, après avoir délibéré froidement, il a fait choix de celle qui lui a paru la meilleure, et qu'il lui a appliqué son sceau, il a fini ses fonctions, et peut sans crainte laisser les détails au bon plaisir de ses citoyens ; ou s'il se mêle de toutes, il doit encourager la concurrence et ne point établir de monopole.

En visitant la maison de ville, je fus frappé par une belle inscription qui était sur l'escalier, et que je copiai. Les rapports qui existent entre la langue espagnole et l'italien sont si frappans, que la plupart des personnes qui connaissent l'une, peuvent, avec l'aide du français et du latin, entendre l'autre. Ainsi, je me hasarderai à donner cette inscription sans essayer de la traduire. Elle s'adresse aux magistrats de Tolède, et est conçue ainsi :

Nobles discretos varones

Que gobernais à Toledo

En aquestos escalones

Desechad las aficiones

Codicias, amor, y Miedo

Por los comunes provechos

Dexad los particulares :

Puez vos fizo dios Pilares

De tan riquissimos techos ,

Estad firmes, y derechos.

Cette fameuse cité , jadis le siège de l'empire, où les arts et les sciences étaient en vigueur, où le commerce et les manufactures florissaient, maintenant dépérit, tombe en ruine, et ne conserve une existence que par l'église. Cette ville qui contenait deux cent mille ames, se trouve à présent réduite à moins de vingt-cinq mille. Les citoyens se sont enfuis, tandis que les moines sont restés; aussi y voit-on vingt-six églises paroissiales, trente-huit couvens, dix-sept hôpitaux, quatre collèges, douze chapelles, et dix-neuf ermitages, monumens de son ancienne opulence. Chaque rue conserve quelque signe qui rappelle aux habitans ce que leur ville a été. On croirait voir plusieurs milliers de colonnes

brisées, sur lesquelles seraient profondément gravées ces paroles : « *Sic transit* ».

La même désolation s'est étendue sur les villages environnans; ces villages ont non-seulement été réduits par le nombre, de cinq cent cinquante-un à trois cent quarante-neuf, ce qui fait une diminution de plus de deux cents villages dans un seul district, mais ceux qui sont restés sont aussi réduits à moins du quart de leur première population; la dévastation s'étend si loin, que quelques-uns des terrains les plus fertiles sont restés incultes. Je puis affirmer tous ces faits d'après les meilleures autorités.

Deux cent vingt ans avant l'ère chrétienne, Hannibal ajouta Tolède avec la Castille, à l'empire de Carthage. De là, elle passa sous la domination des romains, et continua à leur être soumise jusqu'au règne d'Enrico, le dix-septième souverain de la ligne gothique, en Espagne, qui prit possession de cette ville environ l'an 467. Le sceptre demeura dans cette race plus de 240 ans; alors les Maures entrèrent en Espagne, encouragés par la faiblesse d'un pays qui avait été désarmé par la jalousie de ses